

RODOGUNE

PRINCESSE DES PARTHES

TRAGÉDIE — 1646

A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

Monseigneur,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissements; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, monseigneur, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essais furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point, qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi dépendait la prise de Paris; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur reu-

APPIAN ALEXANDRIN.

67

versèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, monseigneur, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen, étaient des lieux funestes pour la France; elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir, elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâce qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, monseigneur, de vous parler de Dunkerque: j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés; il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile; et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très-inviolable d'être toute ma vie,

Monseigneur, de Votre Altesse,

Le très-humble, très-obéissant et très-passionné serviteur.

CORNILLE.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur prisonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur.

« nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois
« précédents, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un
« Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une
« fille de Ptolomé. Ayant gouverné quelque temps comme son
« tuteur, il se défit de ce malheureux pupille, et eut l'insolence
« de prendre lui-même la couronne sous un nouveau nom de
« Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du roi prison-
« nier, ayant appris à Rhodes sa captivité et les troubles qui l'a-
« vaient suivie, revint dans le pays, où, ayant défait Tryphon
« avec beaucoup de peine, il le fit mourir; de là il porta ses ar-
« mes contre Phraates, lui redemandant son frère; et, vaincu
« dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné en
« son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa
« des embûches en haine de cette seconde femme Rodogune
« qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indigna-
« tion, que, pour s'en venger, elle avait épousé ce même Antio-
« chus, frère de son mari. Elle avait eu deux fils de Démétrius,
« l'un nommé Séleucus et l'autre Antiochus, dont elle tua le
« premier d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème
« après la mort de son père, soit qu'elle craignit qu'il ne la vou-
« lût venger, soit que l'impétuosité de la même fureur la portât
« à ce nouveau parricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit
« cette mauvaise mère de boire le poison qui elle lui avait pré-
« paré. C'est ainsi qu'elle fut enfin punie. »

APPIAN ALEXANDRIN, *Guerres de Syrie*, sur la fin.

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circon-
stances de quelques incidents pour leur donner plus de bienséance.
Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Dé-
métrius, à cause que le vers souffrait plus aisément l'un que l'autre.
J'ai supposé qu'il n'avait pas encore épousé Rodogune, afin
que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans cho-
quer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion
pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de
leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne
vint jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposi-
tion sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse
est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a
pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se ré-
sout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne
sont que des embellissements de l'invention et des achemine-
ments vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentait l'his-
toire, et que les lois du poème ne me permettaient pas de chan-
ger. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que
j'avais fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour
forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie
le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe
toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté
de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous
des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration
du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux
effets qui paraissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'his-
toire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poème de-
vait plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune*; mais
ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce
nom le peuple ne se laissât préoccupé des idées de cette fa-
meuse reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec
elle, s'il l'entendait prononcer. C'est pour cette même raison
que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait par-
ler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me
suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai re-
marqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis
en peine de donner à leurs poèmes le nom des héros qu'ils y
faisaient paraître, et leur ont souvent fait porter celui des
chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que
les personnages épisodiques, comme Rodogune: témoin les
Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu
nommer autrement que la *Mort d'Hercule*.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à réso-
udre, et n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne: j'ai
cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'his-
toire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nom-
mer, les acheminements, étaient en notre pouvoir; au moins je
ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté
que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie;
mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que
je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au pu-
blic que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants
s'en offensent ou que le peuple en murmure. Cependant ceux
qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les
deux *Électre* de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même
effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut né-
cessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'in-
vention de l'auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur *L'Iphigé-
nie in Tauris*¹, que notre Aristote nous donne pour exemple
d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de
même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que
Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa

¹ L'Iphigénie en Tauride.

une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à l'*Helène* d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement, sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixième livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitième, et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre des *Machabées*, aux chapitres xi, xiii, xiv et xv, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Joseph, au treizième livre des *Antiquités judaïques*, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin ¹.

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des *Machabées*, et Joseph, au treizième des *Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté

¹ Voir la citation d'Appian Alexandrin, au commencement de la pièce, page 67.

d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui, vraisemblablement, l'emmenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portait même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention et n'avaient jamais été vus au théâtre; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci: elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans tache. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confiance avec cette

Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures si cette narration ne les avait précédées ; et, du moins, les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable et par simple curiosité d'appréhender ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il aye attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États ou sur d'autres affaires publiques, il est très-malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci ; Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari

avait épousé Rodogune chez les Parthes ; et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fit point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs.

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt, et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins ; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, et devait prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort, mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait s'ils lui avaient obéi ; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui, d'ailleurs, n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.
 SÉLEUCUS, }
 ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
 RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.
 TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.
 ORONTE, ambassadeur de Phraates.
 LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
 Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit;
 Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
 Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
 Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
 Du motif de la guerre un lien de la paix;
 Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
 Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
 Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
 De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné :
 Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
 Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
 Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
 Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
 Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
 Rodogune, par elle en esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le trône montée,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
 Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
 Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement